

Cent ans [le cul, ndt] entre deux chaises *Claudius Weise en conversation avec Theo Stepp & Stephan Stockmar*

L'histoire de cette revue a été diversement exposée, et dernièrement par Stephan Stockmar dans *Die Drei* 2/2011. Vouloir y rajouter quelque chose sous la même forme, apparaît oiseux. C'est pourquoi on tente ici une rétrospective dans un entretien de son rédacteur actuel avec deux de ses prédécesseurs encore en vie — et cela en regardant devant soi. L'entretien qui, à cause des circonstances connues, fut mené en vidéo-conférence, fut plus long, plus égayant et aussi sans ambage qu'il n'est possible de le restituer ici. Nous espérons que nos lectrices et lecteurs pourront en ressentir un peu le plaisir qu'en retirèrent les trois participants.

Quand donc es-tu arrivé à la rédaction ?

Theo Stepp : Je pense que j'ai commencé quelque part en automne ou à l'été de 1993.

Stephan Stockmar : (lisant) : « En juin 1993, Theo Stepp vint s'adjoindre qui, à partir de mai 1996 — après que Dietrich Rapp eut changé pour la rédaction de l'hebdomadaire **Das Goetheanum** — il reprit la responsabilité complète du travail (et cela jusqu'en septembre 2000). »¹

Stepp : J'avais un grand respect devant cette tâche, car je n'étais pas connu sur la scène, je n'étais dans aucune école Waldorf et je n'entrai que par la suite à la *Demeter-Bund* et j'ai ensuite suivi le séminaire d'études anthroposophiques. J'y avais fait la connaissance de Dietrich Rapp, qui par la suite signa à la rédaction. Dans l'entretien conversationnel, je lui avais dit : « Vous savez mon background n'est pas si philosophique, je suis plutôt intéressé politiquement. » Et il me répondit alors : « C'est exactement la personne que je cherche. » Ainsi suis-je entré. Et je fus surpris de la manière dont les coryphées anthroposophes se battaient pour leurs textes. Si tu leur raccourcissais un texte, alors de fait, formellement c'était comme si tu leur avais coupé un bras, le monde entier en avait perdu quelque chose.

As-tu encore collaboré alors à la nouvelle mise en page [layout, en anglais dans le texte, ndt] qui avait été introduite au début de 1994 ?

Stepp : Je crois, que j'en ai donné le branle. Déjà du temps de Dietrich Rapp, il y avait eu une légère diminution du lectorat et nous avions réfléchi : Comment positionner **Die Drei** quelque peu plus dans la vie publique ? Nous avions besoin de plus de lecteurs.

Parce que l'ancienne mise en page de Walter Roggenkamp agissait trop de manière interne ?

Stepp : Exactement, en effet. Nous pensions que cela n'était plus conciliable. Cela se présentait à moi d'une manière un peu trop sectaire. À cela se rajoutait la quête d'auteurs qui rédigeaient en journalistes, ce que l'on ne rencontrait jamais dans une revue anthroposophique.

Mais on n'y est pas parvenu ainsi, comment vous êtes-vous représenté cela...

Stockmar : Klaus B. Harms ne vint-il pas aussi à la rescousse ?

Stepp : Klaus était le père d'un élève de l'école Waldorf de Kräherwald et il avait été le chef de la culture auprès des *Stuttgarter Nachrichten* [les Nouvelles de Stuttgart] lesquelles à l'époque étaient encore indépendantes. C'était un homme admirable, ouvert et il opéra pour nous à l'instar d'un journaliste indépendant. Klaus, Christoph Strawe et moi, et plus tard aussi Lorenzo Ravagli, nous nous sommes parfaitement bien compris et mis d'accord pour expérimenter ensemble, avec le soutien de Friedhelm Dörmann, le secrétaire général de la Société anthroposophique allemande de l'époque. Lequel trouvait intéressante l'initiative de tenter de faire un hebdomadaire. Ce fut le projet : *Nouvelles voies dans le journalisme anthroposophique*. Nous étions si téméraires que nous crûmes même pouvoir accueillir **Das Goetheanum** dans ce projet.

Mais vous ne fûtes-pourtant pas du tout si intrépides, car Rapp était déjà parti au « Goetheanum »

Stepp : Je ne me souviens plus à présent de comment cela se trouvait. Mais, d'une quelconque manière, cela allait bien trop loin. Nous nous y rendions souvent, nous avions des réunions et Christoph y allait avec un paquet de documents, cela fut à cette occasion perçu comme une menace.

Stockmar : Ceux du « *Goetheanum* » se sentaient un peu accablés ou bien pris à l'improviste, c'est l'impression que j'en eus, car en vérité ce n'était pas leur chose.

Il y avait aussi un projet qui était au format d'une revue et qui s'appelait « Zeitgeist [Esprit du temps] ». Cela avait l'air d'une revue hebdomadaire normale.

Stepp : Oui, ainsi fut-il pensé. — Je ne sais pas du tout quand ce projet s'est arrêté, si c'était avec mon départ...

1 Stephan Stockmar : *Seit 90 Jahren im Geist der Zeit [Depuis 90 ans dans l'esprit du temps]*, dans **Die Drei** 2/2011, pp.52 et suiv. [Non traduit à ma connaissance, ndt] NDR

Il existe des éditoriaux dont il émane que le projet d'une part, prit fin à cause du financement qui s'arrêta, mais aussi à cause d'autre part, d'un manque de soutien. Et je pense que le décès de Klaus B. Harms, à la fin de 1999, y a joué un rôle.

Stepp: Oui, ce fut totalement tragique. — J'ai le sentiment qu'il y a ce positionnement interrogatif jusqu'à aujourd'hui : comment cela peut-il se poursuivre ? Si la revue s'était vendue comme des petits pains, alors nous ne serions jamais arrivés à cette réflexion de vouloir changer les choses.

Stockmar : Karl Martin Dietz était déjà l'éditeur à cette époque et il en avait rédigé les statuts rédactionnels. Quel était sa position vis-à-vis de ce projet ?

Stepp : Si seulement encore je l'avais su ! C'était une très belle collaboration avec lui, car outre sa façon d'aller au fond des choses, il avait aussi une ouverture d'esprit qu'il avait effectivement mise à l'épreuve avec son *Institut Hardenberg* de sorte qu'il était parfaitement capable de surfer entre la vie publique et la scène anthroposophique, en s'y prenant très bien.

Respiré un peu

Stockmar : J'ai encore le sentiment que tu as regardé de neuf autour de toi, par frustration, la fin de ce projet. Dans mon entretien de présentation avec Dietz, ce projet n'était principalement pas un sujet. Et je suis reparti ensuite plutôt dans une direction classique. C'était mon idée qu'avec cela j'avais postulée : une revue culturelle à partir de l'anthroposophie.

Chez toi, Theo, les sujets sociétaux se trouvaient au premier plan.

Stepp : Cela a toujours été mon motif, et aussi maintenant à la *Weleda* : Quelle est ma collaboration à ce qui se passe dans le monde maintenant ? Je dois dire aussi, que j'ai respiré un peu lorsque j'arrivai à la *Weleda* et que j'eus alors à faire avec l'universalité, par exemple avec des collaborateurs totalement normaux, qui en sont à la troisième génération dans la production.

Mais Stephan, tu n'as pas non plus totalement éclipsé les thèmes sociétaux.

Stockmar : J'avais une large compréhension de la culture, et pour moi les thèmes sociétaux en font partie. Cela étant j'avais aussi repris un peu de toi Theo, et aussi de quelques auteurs. Mais j'avais plutôt cet aspect d'accompagnement, que l'envie analytique d'en faire un commentaire. Une revue culturelle qui s'en rapporte déjà à partir de l'anthroposophie, mais plus au niveau de la vie de l'âme et de l'esprit.

Stepp : Cela a aussi à faire avec les possibilités personnelles, avec ce que tu as comme arrière-plan. Je n'aurais pas pu faire ainsi.

Stockmar : Je suis socialisé en effet dans la troisième génération anthroposophique, mes grands-parents étaient des deux côtés en contact avec l'anthroposophie et avaient encore en partie connu Rudolf Steiner. Je ne viens pas du monde culturel, mais de ma maison d'emblée biologiste, écologiste. Et l'intérêt scientifique était plus fort chez moi que l'intérêt sociétal.

Le paysage des revues anthroposophiques s'est fortement modifié au tournant du millénaire. **Info3** était encore dans les années 90 un Sponti-blatt [feuille politique de gauche, *ndt*], dépouillée, insensée, intensive sur les contenus, un chouia rebelle et souvent étonnement intellectuelle.² D'un autre côté il y avait encore **Novalis** comme revue culturelle...

Stepp: Je m'y suis rendu une au deux fois en voiture et nous avons eu des échanges. C'était aussi un *novum* [quelque chose de neuf, *ndt*.] Le rédacteur, Michael French, était *persona non grata* sur la Colline. Qu'est-ce qu'il y avait encore à l'arrière-plan ?

Stockmar : Valentin Tomberg.³

Stepp : Il est intéressant de noter que c'est dans les années 90 qu'est née la *KoPRa* [Konferenz der Presse- und Öffentlichkeitsarbeiter [conférence des ouvriers de la presse et du domaine public].

C'était donc à cause du livre noire anthroposophique des frères Grandt

Stepp: Exactement nous avons tenté alors de nous réunir, c'était à la ferme de Francfort, afin de savoir si nous trouvions une plateforme commune. Au début ce n'était pas si facile. Et il est déjà intéressant qu'elle existe encore jusqu'à aujourd'hui et devint même très collégiale et d'un esprit de camaraderie.

2 Effectivement c'est grâce à cette revue, ouf ! que l'on a pu entendre parler du texte de Steiner sur l'égoïsme en philosophie grâce à Felix Hau et Jens Heisterkamp qui relativisait beaucoup ce qui se passait « sur la colline » entre autre, on s'est aperçus (du moins en France, *ndt*) que Steiner avait vécu avant de construire le premier *Goetheanum* avec une pensée philosophique autonome percutante et sans aucune concession libératrice. Cela fit pas mal de grincheux, il n'y a pas de doute, mais on avait l'impression de pouvoir avancer sérieusement à l'époque à la rencontre du public. *Ndt*

3 Pour la revue **Novalis** quelques adeptes de Valentin Tomberg travaillaient qui furent notamment combattus par Sergeï O. Prokofiev. *NDR*

Cette collégialité aussi était un novum ?

Stepp : En tout cas, oui. **Info3** et **Das Goetheanum** ce n'était pas si simple à l'époque.

Stockmar : Parallèlement à cela, il s'est produit une évolution que je trouvais un peu problématique car la *KoPRa* devint de plus en plus un cercle de gens du domaine public et je n'ai véritablement pas compris mon travail de rédaction dans cet esprit. Et il vint s'ajouter de plus en plus des revues, des firmes et des associations. C'est simplement quelque chose de différent lorsque tu es sur un travail de rédaction librement structuré. Les travailleurs du domaine public ont fortement imprégné ce cercle et dans le même temps le paysage des revues anthroposophiques a changé. Il y avait à l'époque beaucoup de choses à lire sans coût.

Stepp : Cela m'a irrité aussi que cela fût comparé — avec **Info3** par exemple, où ils n'ont aucune réserve financière qu'ils doivent eux-mêmes surveiller, quant à la manière dont ils apurent les comptes.

De quelque manière orienté

Stockmar : Pour **Die Drei** survint encore un changement et de maison d'édition de la « *Freies Geistesleben* » à la « *Mercurial* », de ce fait tous les organes de la Société anthroposophique en Allemagne (SaA) se retrouvèrent logés sous le même toit, à l'occasion de quoi autant dire aucune collaboration ne s'ensuivit entre les rédactions de **Die Drei** et de **Anthroposophie**, mais qu'au contraire une sorte de concurrence interne se vit mise en place. Et dans le collège de travail de la SaA il y eut cette remarquable « relation » [guillemets du traducteur, *ndt*] avec **Info3**. D'une part : « beurk! », d'autre part, remplie d'envie : « Pourquoi ne la faites-vous pas ainsi aussi ? » C'était une relation de tension. Par ailleurs au sein du collège de travail, il y avait une opposition contre Dietz comme éditeur, lequel à l'époque ne faisait pas partie de ce collège. Nous étions toujours assis le cul entre deux chaises.

Stepp : C'est intéressant que tu signales ce motif, d'être assis le cul entre deux chaises. Puisqu'on s'était orientés comme cela d'une manière ou d'une autre. Je ne sais pas s'il en va ainsi aussi pour toi, Claudius. Il semble que cela fait partie intimement de l'esprit de **Drei**.

Quelques détails de ce que vous me racontez me reviennent ...

Stepp : J'ai déjà un titre pour cette interview : « *Cent ans le cul entre deux chaises* ».

Stockmar : Et ensuite, il se rajouta encore un autre aspect, qui tient au statut de la rédaction de Dietz. Il était finalement une bête noire pour le collège de travail parce que cela leur rendait impossible toute instrumentalisation de **Die Drei**.

Stepp : En effet, c'était l'aspect de liberté pour la rédaction.

Le statut prévoit que le collège de travail mandate la rédaction pour cinq ans et qu'à l'issue de ces cinq ans il peut la confirmer ou bien révoquer, ce que je trouve pleinement correct.

Stockmar : C'est usuel dans le domaine culturel. Un intendant est en charge pour une durée limitée.

Et cela peut librement permettre de gouverner à sa fantaisie. De temps à autre nous recevons l'indication amicale que ce serait beau si nous nous synchronisons avec ce qui tient à cœur de la SaA. Nous le faisons ensuite volontiers aussi, comme lors du Congrès sur le futur social.

Stepp : C'est toujours la même interrogation : comment puis-je montrer que des aspects anthroposophiques peuvent être un enrichissement ? Et non pas un étranglement mais un élargissement. Qu'il en aille pour une revue ou bien pour une manifestation, c'est toujours la préoccupation d'aller à la rencontre d'une écoute et d'en percevoir la résonance.

Je trouve aussi qu'il y a une béance entre l'image de la Société anthroposophique et la réalité. Car je fais l'expérience de l'existence effective d'une très grande disposition à l'ouverture, une disposition à aller vers autrui et à discuter des choses de manière non-dogmatique. Or dans le large domaine public et aussi dans ce qu'on appelle des médias de qualité, c'est toujours la même image d'une secte dogmatique qui est cultivée, laquelle est parfaitement incapable de dialoguer et qui au fond ne s'intéresse pas au reste du monde ? C'est un peu amer.

Steiner comme preuve de...

Stockmar : Dans le champ avancé de notre entretien, tu as renvoyé à la culmination de l'anthroposophie dans les années 80. C'était en effet un moment où l'anthroposophie avait une influence tout autre dans le domaine public. Il y avait alors, par exemple, à la télévision, une discussion avec Ernst Schubert sur la réincarnation, il y avait presque à chaque séminaire pédagogique universitaire un séminaire de chargés de cours Waldorf. Il y avait des personnes illustres comme Christoph Lindenberg, Franck Teichmann, Ernst-Michael Kranich, Wolfgang Schad et autres. Ceux-ci avaient l'art et la manière intellectuels anthroposophiques, au meilleur sens du terme de poser — le gothéanisme ou la considération historique sous des points de vue phénoménologiques — et donc sur une base objective. Et ensuite au sein du

mouvement anthroposophique, il se produisit pleinement à bon escient un changement qui se positionna de plus en plus sur l'authenticité de l'être humain et donc on regarda ce qui se réalise vraiment dans la vie. Nous nous sommes efforcés ensuite dans la rédaction à trouver des auteurs pour s'y prendre autrement avec l'anthroposophie et donc non plus dans un style d'argumentation du genre pour ainsi dire utilisait : « Steiner comme preuve de... », non plus avec cette apparence d'objectivité, avec laquelle on s'était déjà adaptés à la science sous un certain sens à l'époque — certes non pas au plan du contenu, mais comme si tout était détaché de la personne. Et celle-ci-même-en-disposition-d'elle-même comme connaissante...

Stepp : Oui, je trouve cela intéressant. Pour autant que pour moi ce qui s'est modifié dans ma vie c'est qu'à un moment ou à un autre je me disais : Je regarde attentivement comment moi-même, je me mets en relation avec cela. Et quand bien même ce ne soit qu'un coin de serviette de table, je ne peux pas intérioriser tout le **GA**, ce n'est pas ma tâche dans le monde. Mais comment me situé-je moi-même en étant digne de foi en relation avec l'anthroposophie ? Ainsi tu peux ensuite aussi en venir à dialoguer avec d'autres êtres humains. Lorsqu'on me demande, par exemple, en tant que collaborateur à la *Weleda* : « Qu'en est-il avec cela de l'anthroposophie ? » — alors je pars toujours de moi-même : Oui c'est comme ceci ou comme cela pour moi, cela m'a changé, cela m'a enrichi.

Stockmar : Et dans le même temps, d'autres orientations de recherche survenaient aussi, par exemple ce qu'on appelle maintenant la recherche sur les forces formatrices. Il y eut à Munich un congrès sur le sujet de l'éthérique où, pour la première fois, Dorian Schmidt et d'autres personnes apparurent en dehors de cette scène, où il s'agissait de tentatives de fréquentations autonomes d'une autre forme de perception.⁴ Et donc cet aspect de se mouvoir au travers de la confrontation de ces contenus, dans la confiance en soi, et donc pas seulement par Steiner, mais au contraire sous une forme individuelle. Ce n'est pas toujours facile en conséquence de trouver des auteurs. Un prototype de ce genre c'est sans doute Ute Hallaschka. Elle a une manière très originelle, très personnelle...

Stepp : Laquelle était déjà allée au cinéma alors que les trois quarts de notre lectorat ne l'avait jamais encore fait cela. C'était notre judas : quelqu'un allait donc au cinéma !

Stockmar : Elle est toujours là jusqu'à aujourd'hui et elle répond d'une manière ou d'une autre aussi pour **Die Drei**. On y arrive tantôt plus, tantôt moins, quelques-uns l'aiment, quelques-uns la haïssent. — Enno Schmidt fut pour moi, relativement à ceci, un mentor amical, un accompagnateur de **Die Drei**, parce qu'en tant qu'artiste, il fait le grand écart entre anthroposophie et vie culturelle générale, entre l'économie et l'art.

C'est toujours la contrariété

*Cette quête d'authenticité, envers l'authentification personnelle et la tentative d'édifier l'anthroposophie dans la vie concrète et cela ne serait-ce seulement dans une mesure modeste, cela c'est renforcé, je crois. Et pourtant, une revue comme **Die Drei** se trouve devant un certain problème, parce que cette revendication de scientificité lui fut apposée dès le début, de sorte que l'on doit concilier deux choses : la perspective personnelle subjective et un article qui produise une objectivisation scientifique. Entre temps, **Die Drei** est un des rares organes [de presse, ndt] où cela est encore principalement possible. Et je me demande si ce n'est pas à la fois concilier le blasphème et la grâce.⁵ C'est une caractéristique de positionnement unique, mais cela agit peut-être aussi en effrayant certains lecteurs. La critique que nous recevons souvent c'est que nous sommes trop exigeants ou bien que nous mettons en place une clôture de jargons anthroposophiques. Ensuite j'en suis toujours déchiré tantôt par-ci et tantôt par-là. Car d'une part, on est censés aller vers les gens, mais on doit aussi donner une revue dans laquelle on n'écrit pas en fonction de la clientèle, mais en étant orienté sur le concret.*

Stockmar : **Info3** s'est inscrit sur le label : « Anthroposophie to go »⁶. Et j'ai alors pris le contre pied : nous, comme **Drei**, nous tenons pour « Anthroposophie to sit ». Je me suis toujours efforcé de défendre la qualité. **Die Drei** n'est pas réellement une revue scientifique mais elle ne peut pas l'être, elle a été prédisposée à cela par Steiner. Lorsque je relis encore une fois sa préface du numéro d'avril 1921, il me devient toujours plus évident que l'anthroposophie a un aspect de salutogenèse, non pas seulement dans une acception médicale mais aussi en relation avec la vie de l'âme. Nous avons traité de cela sur plusieurs années durant de manière variée.⁷ Aujourd'hui on ne peut plus écrire de la même façon que

4 Voir le numéro thématique « Percées dans le monde éthérique / Expériences avec des processus de vie dans la nature et chez l'être humain », **Die Drei** 6/2009. NDR [Non traduit à a connaissance, ndt].

5 Une devise que j'eusse bien voulu reprendre pour notre petite revue locale *Sainte-Catherine-Infos* à l'époque ! Mais on ne peut pas faire cela encore, sans faire peur ! Ndt.

6 Étant donné que l'usage des anglicismes (ainsi que le recours lâche à l'anglais parlé par ceux qui ne sont pas du tout « anglais » et qui ne le seront jamais) m'énerve, je laisse donc ici lecteur français non-snob le soin d'aller lui-même chercher dans un dictionnaire anglais de qualité (*Robert p.ex.*) le sens « putativement » exact de ces nuances. Ndt

7 Voir entre autre, le numéro thématique *Salutogenèse. Une voie pour sortir de l'épuisement — La santé à partir du Je*, **Die Drei** 8-9/2004. NDR [Non traduit à ma connaissance, ndt]

Steiner a écrit cela à son époque, c'est de haut en bas. Dans le temps de la fondation de l'anthroposophie, c'était courant et cela allait. Maintenant nous devons réellement nous immerger dans le domaine de l'expérience et d'une manière qui ne satisfasse pas seulement la compréhension intellectuelle (*Verstand*), mais qui a aussi un effet salutogénétique si l'on s'y abandonne correctement [à savoir « dans toutes les dimensions de son essence », *Ndt*].

Stepp : Oui, sinon ce n'est pas accepté. Il en est malheureusement ainsi que sans lecteurs on ne peut pas le faire non plus.

Stockmar : C'est toujours l'aspect amer !

Stepp : J'ai aussi fait cette expérience qu'il y avait des auteurs pour lesquels il n'était pas important que quelqu'un comprenne.⁸ Le lecteur avait à manger ce qui lui était proposé sur la table. Et toi, en tant que rédacteur, tu avais la mission d'examiner : comment donc m'insérer-je dans ce processus de conciliation ? Et c'est la difficulté : Il n'est pas trop banal de faire mais pas non plus de trop s'élever en spirales... Cette façon de parler, que nous avons toujours et encore sur la scène, c'est déjà pour beaucoup une porte fermée à clef.

Pour moi ce fut un soulagement de lire cette phrase de Rudolf Steiner qui provient du temps de la fondation : « Une revue doit être bigarrée ». C'est pourquoi je m'efforce toujours à ce que divers types de lecteurs trouve quelque chose pour eux à chaque parution. Pour l'essentiel, j'ai repris cela de toi, Stephan que l'on ait aussi un « feuilleton, en général une considération de la culture : cela fait aussi du bien à l'âme. Les articles principaux sont les plus exigeants, mais nous avons une lignée d'auteurs qui est assez diverse de sorte qu'il y ait assez de différences pour le moins d'un numéro à l'autre.

Pas seulement s'étonner

Ce que je mettrais volontiers en mouvement avec vous ce sont les attaques contre l'anthroposophie, devenues massives ces derniers temps, ces reproches de racisme et d'antisémitisme, ce fait d'être mis-dans-le-même-pot que les extrémistes de droite. Elles ont toujours existé, elles ne font que revenir périodiquement ; mais ces dernières années cela a pris selon moi une qualité toute nouvelle. Comment ressentez-vous cela ?

Stepp : On doit dire en effet que notre mouvement n'en est pas exempt, qu'il y a aussi des gens qui sont vraiment de droite.⁹ Et à cela vient se rajouter cette histoire de « penseur de traverse »¹⁰ C'est une chose d'être contre le courant dominant, mais je trouve bien aussi que l'on soit unis sur des choses déterminées, par exemple, sur la compréhension de la démocratie. Et que l'on se demande qu'est-ce qui nous réunit ? Et je ressens ensuite un sentiment singulier lorsque des personnes de milieu anthroposophique ou bien de l'environnement Waldorf s'exposent [ou prennent partie, peut-être... *ndt*] sans réfléchir plus loin, sur le fait que cela puisse nuire. Clairement, elles ne sont pas maintenant responsables non plus du fait que les *citoyens du Reich* (*Reichsbürger*) manifestent, mais il en est justement ainsi, qu'en tant qu'anthroposophes nous sommes toujours en danger. Donc, il ne faut pas s'en étonner seulement.

Stockmar : J'avais commencé — avec Ralf Sonnenberg, qui a écrit beaucoup de choses sur la recherche consacrée à l'antisémitisme — c'est alors qu'à partir du lectorat on m'a dit qu'à cause son nom, il était vraisemblablement juif lui-même. À l'occasion cela n'était pas exact. Cela étant, j'ai alors remarqué la virulence de l'affaire. Et ensuite il y a cette tendance dans l'anthroposophie à standardiser. C'est là un aspect. L'autre aspect c'est que le journalisme est en train d'évoluer du compte rendu vers l'interprétation de comment on doit voir le monde, et donc vers un journalisme d'attitude. Le compte rendu déborde toujours sur la question : peut-on faire ceci ou ne peut-on pas le faire ?

Stepp : Peut-être qu'on a là à faire avec l'impossibilité de séparer nettement, au plan journalistique, l'opinion du rapport. On a vu cela avec l'histoire Relotius,¹¹ à savoir ce qui se passe lorsqu'on foire le *Storytelling*. Il faut raconter des histoires sur tout. Ensuite il y a la question : oui, mais qu'en est-il encore avec cela du contenu de la vérité ?

Stockmar : Les journalistes voient de plus en plus que leur tâche consiste à dire aux gens la manière dont ils ont à se comporter. Et une troisième observation : les jeunes sont au jour d'aujourd'hui très sensibles vis-à-vis du traitement

8 Moi aussi, bien sûr plus modestement, en tant que traducteur, je voyais bien que certains (mais pas tous!) auteurs, alémaniques de la Colline surtout, « tournaient autour du pot » sans jamais dire franchement ce qu'ils laissaient vraiment entendre. C'est énervant quand on traduit ! Au début, j'ai cru franchement que j'étais incompetent pour les traduire en français, après je me suis habitué car je me suis rendu compte qu'il y avait toujours quelque chose à apprendre sur eux-mêmes — et cela c'est intéressant ! — et à faire savoir de la part de quelqu'un qui a peur de tout dire comme il le pense, de plus — et c'est bien là le pire ! — s'il le disait, je sentais même qu'il le regretterait l'instant d'après, alors que s'il ne le disait pas cela devenant des « non-dits » qui peuvent s'avérer pire que des mésinterprétations de statuts de société spirituelle dont on s'auto-garantissait déjà de **posséder parfaitement** la continuation de l'héritage spirituel... Or ceci n'est jamais acquit d'avance. *Ndt*

9 Moi, même j'en rencontré dans les cercles anthroposophiques français de ces personnes qui, par exemple dénoncent la démocratie et sont vraiment contre. De ça je peux en témoigner effectivement. C'est aussi la raison pour laquelle la démocratie directe ne trouve pas beaucoup d'écho parmi certaines personnes, simplement parce que de telles personnes estiment que les gens ne sont ni éduqués ni mûrs pour cela à prendre leur responsabilité. *Ndt*

10 *Querdenker*, penseur de traverse : **attention, il y a un « e » au bout !** à ne pas confondre non plus avec des « penseurs de travers » en français. *Ndt*

11 Le journaliste Claas Relotius, du *Spiegel*, récompensé par un prix, qui fut convaincu de plusieurs falsifications en 2018. [https://de.m.wikipedia.org/wiki/Claas_Relotius *ndt*]

inégalitaire, vis-à-vis du racisme quotidien ou vis-à-vis des jugements sur la diversité sexuelle. Dans ces circonstances, il y a d'incroyables vulnérabilités. Et cela se voit ensuite aussi de nouveau instrumentalisé. Donc, d'un côté, on ne peut être que reconnaissant de la sensibilité, mais elle devient pour ainsi dire une convention et cela ensuite redevient problématique. C'est authentiquement un champ difficile où l'on peut encore à peine se mouvoir. Et la corona en est le meilleur exemple : qu'est-on autorisé à dire de plus là-dessus ou qu'est-ce qu'on ne peut pas dire ? Maintes gens se sentent aussitôt opprimés lorsqu'on pose une attitude critique dans l'espace. Dans ces circonstances quelqu'un vient à vous et vous dit : à présent je ne sais plus comment je dois me comporter !

Il est effrayant de voir que précisément sur les médias sociaux, combien le potentiel autoritaire est très élevé, combien une intervention dure est exigée et les moindres déviations par rapport à la ligne gouvernementale en appelle à une censure. Et ce qui me perturbe de manière incroyable ce sont ces discours indifférenciés de mythes de théorie de la conjuration. Lorsqu'on attire seulement l'attention sur le fait que Klaus Schwab, le président fondateur du Forum économique mondial, a écrit un livre intitulé Covid-19 — The Great Reset, et qu'il a exposé par écrit des idées sur une reconfiguration de l'ordre économique et que les mesures contre la corona pourraient peut-être encore déboucher sur ce genre de changements — alors on se voit aussitôt caractérisé de théoricien de la conjuration. Parce qu'il n'y pas de discussion publique, cette discussion n'a lieu qu'en marge et à cette occasion elle ne se déroule pas sérieusement et dérape effectivement dans la théorie de conjuration. Mais en évitant cette discussion on engendre aussi un peu précisément ce qu'on veut combattre.

Stepp : Mais cela dépend aussi dans quelle sphère médiatique nous sommes en train de nous mouvoir. La totalité de cette bulle *Internet* où des partisans se mettent à agiter une manière de voir déterminée et ne peuvent pas du tout en sortir, de sorte qu'il n'y plus aucune possibilité de se parler et où tu perds l'orientation. Je suis fermement convaincu que nous aurons dans l'avenir aussi besoin du journalisme de qualité là où les êtres humains travaillent qui ont une formation établie comme journalistes.

*Je peux peut-être conclure en disant en effet qu'une mission se maintient à l'avenir pour **Die Drei**, c'est celle de soutenir la libre vie de l'esprit — dans le sens de rendre possible un libre échange des manières de voir et des idées. Car, d'une part, il y a une pression énorme de conformité dans la vie publique commune et simultanément une insatisfaction croissante avec ce rétrécissement de la discussion publique. J'y vois une chance pour **Die Drei** à l'avenir, de sorte que dans ces circonstances on met en jeu d'une manière raisonnable et modérée des idées alternatives et on les maintient vivantes. Et qu'elles peuvent en retirer dès lors aussi plus largement leur justification d'existence.*

Die Drei 1/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Theo Stepp : est né en 1955, après des études en doctrines/systèmes d'économie politique (*Volkswirtschaftslehre*), il travaille tout d'abord dans la grande industrie, puis plus tard à la *Demeter-Bund* dans le bureau commercial. Après le séminaire d'études anthroposophiques, il devient rédacteur de **Die Drei** de 1993 à 2000. Depuis, il est responsable de la communication d'entreprise chez *Weleda*.

Stephan Stockmar : est né en 1956, études de biologie et géographie. De 1990 à 2000 intendant de la Maison Rudolf Steiner à Francfort-sur-le-Main, de 2000 à 2015, rédacteur en chef de **Die Drei**, puis spécialiste de la culture et journaliste indépendant. Collaborateur au projet « *Rudolf Steiners Gestaltung des Goetheanum-Geländes [La configuration de Rudolf Steiner de la colline du Goetheanum]* » du département des beaux arts au *Goetheanum*. De nombreux articles et recensions dans diverses revues — www.wortgartenwerk.de

Claudius Weise : est né en 1971, études en littérature allemande moderne, de philosophie et lettres comparatives à l'université libre de Berlin. Collaborateur à de libres projets théâtraux comme régisseur et dramaturge. De 2009 à 2014 collaborateur du Forum-théâtre de Stuttgart. Depuis 2015, rédacteur responsable de cette revue et depuis 2020 dans l'équipe de direction de la maison d'édition *Freies Geistesleben [Libre vie de l'esprit]*.